L'Impératrice

a des cors aux picas

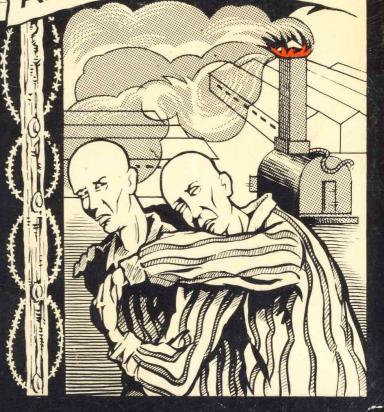
114122 Albert FAH

ARBEIT MACHT FREI

L'ODYSSÉE DES MAQUISARDS DE GRANDRUPT

UNE PAGE DE LA RÉSISTANCE VOSGIENNE





Albert FÄH MLE 114 122

L'Impératrice a des cors aux pieds

Éditions du Sapin d'Or



Des camarades plus qualifiés que moi, des journalistes éminents et méritants (qu'il me soit permis de citer au passage Ch. Bernadac) des critiques, des romanciers, même des musiciens et des chanteurs (je salue ici Jean Ferrat...) ont raconté depuis bientôt 32 ans ce que fut notre calvaire dans l'univers concentrationnaire nazi.

J'ai lu les uns et les autres ; par eux j'ai revécu ces moments qui hantent encore nos sommeils, cette vision de cauchemar d'un monde digne de l'Enfer. A chaque page, à chaque paragraphe de l'un ou de l'autre, à chaque émission relatant ces pages d'histoire, à ces évocations tragiques, chaque fois j'ai tressailli au plus profond de moi-même, j'ai gémi quelquefois.

Aujourd'hui, plus de 30 ans après, cet état d'âme est toujours le même. L'amitié des survivants est toujours indéfectible et combien fraternelle, signe éloquent des profondeurs de la misère côtoyée. Le souvenir des moments tragiques reste intact, la présence des camarades tombés est toujours permanente, et je crois qu'il est temps pour moi de dire ce que je ressens encore et de raconter avant qu'il ne soit trop tard ce que fut pour nous, les anciens de Grandrupt, ce passage dans l'au delà.

A l'avance, je m'excuse si j'écorche quelques convenances, ou froisse quelques subtilités. On ne peut faire un bon récit sans dire tout, et en disant tout, automatiquement on ne peut faire plaisir à tout le monde. Ceci dit, personne ne me contredira quand je précise dès le départ, que les déportés français étaient assez mal considérés par les autres concentrationnaires, d'abord par ce que nous étions Français. On ne nous pardonnait pas nos défaites ni nos fanfaronnades, surtout les Polonais qui ne nous pardonnaient pas d'être restés l'arme au pied le long de la ligne Maginot, pendant qu'ils se faisaient écraser. Par ailleurs, à part les Juifs, ce n'est que sur la fin de 1944 que les convois de déportés français arrivèrent en plus grand nombre, ce qui voulait dire que la Résistance Française avait, selon les autres nationaux présents, mis un peu longtemps à démarrer. Donc, si les Français étaient assez mal considérés, ou plutôt avec réserve de la part de tous les autres déportés d'Europe, les Vosgiens l'étaient encore davantage, parce qu'en plus, ils étaient regardés de travers par le reste des Français.

Nous sommes arrivés en masse à l'automne 1944 dans un état de dénuement extrême, après de longues marches pour la plupart, et bien sûr presque sans manger et sans boire la plupart du temps. La majorité des déportés vosgiens étaient des raflés ou des otages de

toutes conditions sociales, embarqués au petit matin, souvent en chemise et pieds nus. Le tempérament des hommes de notre région est un peu lent à réagir, beaucoup d'entre eux n'étaient pas encore sortis « de leur trou », il n'en fallait pas davantage pour nous attirer les foudres de nos maîtres et l'antipathie des autres déportés, car il faut bien le dire, la lenteur à comprendre ou à exécuter des uns provoquait des représailles que subissaient tous les prisonniers du camp.

Parmi les milliers d'otages entassés n'importe comment et n'importe où, sans habits, sans bagages, il y avait contrairement à l'ensemble des autres camarades du reste de la France, il y avait parmi nous de très jeunes gens, et aussi malheureusement des hommes déjà très âgés. C'est ce qui fait que, avec les semaines de mauvais traitements, ces hommes sont arrivés à Dachau en triste état et qu'au spectacle de cette misère, certains déportés des autres provinces de France ont eu à notre égard un peu tendance à nous considérer sous un jour peu flatteur.

Aucun d'entre nous, cependant n'avons à rougir, ni à avoir honte du comportement de certains de nos compagnons, et aujourd'hui, c'est avec une respectueuse émotion que je dédie ces lignes à ces milliers de Vosgiens, qui ont tant souffert avant de disparaître sur cette terre maudite, dans la fumée des crématoires ou dans un de ces innombrables charniers qui jalonnent pour toujours la terre germanique, et marquent de leur honte l'Allemagne nazie.

Nous étions mal venus en tant que Français par les autres nations, et mal accueillis en tant que Vosgiens, et il faut bien le dire aussi bien souvent très mal supportés en tant que partisans. Nous étions une très faible minorité de détenus, qui, comme nous, avaient été pris les armes à la main et si nous représentions aux yeux des S.S. les « Terroristes », ce qui n'était pas pour nous déplaire, nous l'étions aussi aux yeux de certains de nos compagnons d'infortune ; certains même ont cherché à lever la confusion entre les otages et les « terroristes ». Cela n'a servi à rien, les S.S. n'ont pas voulu faire la différence, et heureusement pour nous, nous n'avons pas eu à subir de représailles, ce qui fait que nous avons grandement pardonné à ceux qui avaient été entraînés dans cette galère malgré eux et qui nous en tenaient comme responsables.

Je dois dire que pendant plusieurs semaines, lorsque je me trouvais dans ce que nous appelions pompeusement l'infirmerie, avec d'autres camarades français, je me suis bien gardé de dire que je venais du Maquis, car je pouvais craindre d'en pâtir. Je m'excuse de cette brutale vérité, mais c'est ainsi, et si je suis d'accord pour dire « à souffrance égale, droits égaux » pour tous les concentrationnaires, je ne le suis pas du tout pour l'attribution de la carte rose à tous les déportés (1). J'ai l'impression que si les demandes avaient dû être remplies à Dachau, il y aurait beaucoup moins de candidats...

⁽¹⁾ Carte rose aux déportés résistants (maquisards, agents de réseaux). Carte bleue aux déportés politiques (otages raflés).

Ceci étant dit, je me permets, avant d'aller plus loin, de me présenter au lecteur, auquel j'adresse par avance mes remerciements de bien vouloir me prêter un peu d'attention.

Dans les lignes qui vont suivre, il faut voir seulement les faits, tels qu'ils ont été observés par un homme de troupe et non par un historien, ni par un personnage haut placé, ayant eu partie prenante dans les événements, plus précisément dans la responsabilité des événements qui nous ont dominés à ce moment-là. Avec trente ans de recul, ma mémoire n'est pas toujours restée fidèle, et je m'excuse par avance auprès de mes camarades si cela ne correspond pas tout à fait à leurs souvenirs. Je veux simplement apporter un témoignage, témoignage qui à mon avis fait défaut, témoignage sur ce que j'ai vu, sur ce que j'ai entendu. Trente ans après, est-ce bien utile ? je pense que oui, je suis persuadé que les témoins de ce drame, les enfants, les parents des victimes, trouveront dans ces lignes une certaine raison d'être fiers de ceux qui se sont sacrifiés à l'aube de leurs vingt ans ou pour d'autres en laissant derrière eux, foyer, femme et enfants, cela sans ordre de mobilisation, de plein gré, tout en connaissant les terribles représailles que cela pouvait entraîner. Cela a pu paraître tout ordinaire à ceux qui sont restés chez eux.... Ordinaire peut-être... Il fallait cependant le faire comme on dit maintenant.

Dans ce témoignage, trente ans après, je ne cherche à mettre personne en cause, ce serait inutile et puéril, et puis d'abord, je n'ai personne à mettre en cause. Je n'ai d'autre ambition et j'espère humblement y réussir, sans rien embellir de la vérité, mettre en lumière, toute la valeur humaine, et l'idéal, qui se dégagent de cette tranche d'histoire vosgienne, mais aussi de l'histoire de la France dans un de ses moments les plus bouleversants, les plus tragiques, et les plus grandioses à la fois. Alors que tout paraissait perdu, voilà que le tonnerre et la lumière de la liberté retentissaient d'un bout à l'autre du sol national. Quel merveilleux moment avons-nous pu vivre, nous, les survivants ; quel merveilleux moment ont pu vivre nos camarades avant de partir pour toujours si tôt dans l'audelà.

Je voudrais précisément apporter aussi ce témoignage en l'honneur de ceux de mes camarades qui ont sacrifié leur jeunesse pour ce coin des Vosges et de France, j'apporte ce témoignage en l'honneur de ceux de mes compagnons qui sont restés infirmes et diminués et qui souffrent physiquement et moralement dans leurs corps et leurs âmes. Je voudrais également que ce témoignage soit un gage de fidélité vis-à-vis de celui qui fut notre chef incontesté, quelles que fussent nos convictions politiques : j'ai nommé Charles de Gaulle.

Ce témoignage, à qui vais-je le dédier, si ce n'est à la Jeunesse. Oui à la jeunesse, non pas pour avoir l'air de lui faire une leçon de civisme ou de morale ; cette jeunesse souvent tant décriée, mais que nous avons aujour-d'hui telle que nous l'avons faite. A la fin de ces pages, je m'adresserai de nouveau à elle, mais dès maintenant je voudrais lui dire combien nous avons été pareils à eux, combien nous avons souffert d'être pris en méfiance par les anciens, que nous respections pourtant, combien nous avons, nous aussi, été turbulents, et combien nous avons eu la chance d'avoir un idéal tout trouvé sous la main... Alors qu'elle cherche le sien, parce que nous, nous n'avons peut-être pas su mettre cette jeunesse sur la voie de l'idéal encore plus vaste et plus grandiose, qui est à sa portée

J'apporte ce témoignage à la jeunesse d'aujourd'hui à la jeunesse de demain. Je suis sûr qu'elle comprendra par ces lignes, qu'il ne faut jamais désespérer et surtout qu'il faut croire en elle-même, à sa valeur, à ses possibilités.

Un jour, dans un congrès de médalllés militaires, j'ai entendu un de mes amis, combattant de 40, grand mutilé et médaillé, dire à de jeunes soldats, dans un café, après la cérémonie traditionnelle : « Vous avez de la chance, vous, vous n'irez plus à la guerre ! ». Erreur, erreur, trois fois erreur, non pas pour l'affirmation elle-même, encore que c'est bien présomptueux d'avancer une telle chose,

mais pour le fond de ces paroles, qui en termes cruels, ne pouvait avoir d'autres effets que d'affirmer la vanité de la présence de cette jeunesse précisément à la recherche d'un idéal.

Comme je l'indique plus haut, au départ de cette histoire... et encore maintenant... je n'étais qu'un homme du rang ; c'est au titre de la double nationalité (suisse française) que j'ai pu éviter d'être recruté pour le S.T.O. je dois toutefois ajouter que, même obligé, je ne serais sûrement pas parti comme travailleur en Allemagne, d'ailleurs dans ma sizaine, nous étions quatre de la classe 42. Je suis Suisse d'origine paternelle, mais Français par ma mère, dont quatre de ses frères, et deux de ses oncles, sont des anciens de 1914, les deux derniers tués au 15/2.

Né en Haute-Marne, vivant au milieu de mes camarades français de souche, bien qu'ayant hérité de mon père l'esprit de discipline et de respect de l'ordre établi, je me suis toujours senti plus proche de la terre de mes ancêtres maternels que des horizons lointains de la patrie de Guillaume Tell.

Néanmoins, différent de mes amis vosgiens par ma double nationalité, j'ai, depuis mon enfance, observé, admiré et aimé ce beau pays où accourent depuis l'océan, le vent et la tempête pour s'écraser sur les flancs de nos montagnes, soumettant ainsi notre climat à de rudes et brutales variations qui ne sont d'ailleurs guère supportables que par les natifs de cette région.

P.S. — Si dans cette narration je suis amené à décrire des faits et à relater des attitudes pour lesquelles certaines personnes se sentiraient visées et même des camarades, que l'on me pardonne à l'avance, ne pas le faire serait camoufler une partie de la vérité, et embellir le récit. N'oublions pas que la nature humaine moi-même compris, a ses jours de gloire et ses jours de faiblesse.